

etc., etc., etc. et ses fautes peuvent s'oublier dans la balance de ses qualités. Pour compléter la comédie il ne manquerait plus que de voir Mr. Wakefield prendre les caresses, des toriers pour de l'amitié de bon aloi et se précipiter dans leurs rangs ! Savez-vous, lecteurs, que cette petite pirouette ne serait pas du tout incroyablement dans le grand bal politique qui se donne en Canada au nom de la reine d'Angleterre, et dont on a soin de nous faire payer les violons ! Pour nous résumer et conclure notre article qui n'aurait plus de fin s'il fallait raconter les transmutations de l'opinion telle que nous la font les journalistes, nous ne trouvons rien de mieux que de chanter à pleine tête le refrain qui nous sert de titre : O ! politique ! O ! hommes ! O ! canailles !!!

Lecteurs, faites chorus !

O ! POLITIQUE !

O ! HOMMES !!

O ! CANAILLES !!!

Ceux qui ont une grande mémoire pour les petites choses se souviennent peut-être encore d'un événement qui s'est passé il n'y a pas bien long-tems, bien long-tems et qui a excité l'épanouissement du visage de maint badaud du Haut-Canada. Nous voulons parler de la résignation de l'hon. Moffat comme représentant de Montréal. On se souvient aussi sans nul doute que la question du siège du gouvernement fut la cause de cette démission, les mandataires de l'honorable gentilhomme s'étant prononcés en faveur de la translation des bureaux publics dans leur ville. Un concert-mônstre d'éloges s'éleva tout-à-coup de par la province; amis et ennemis se donnaient la main pour vanter à outrance et à épuisement de paragraphes, l'indépendance, la fermeté, la constance du démissionnaire qui avait préféré abandonner l'honneur de la confiance populaire plutôt que d'étouffer le cri de la conscience qui lui criait que la justice et la saine politique exigeaient que tout le beurre officiel emplît les gosiers haut-canadiens tandis que le peuple du Bas Canada mangerait son pain sec..... quand on lui ferait la grâce ineffable de lui en laisser un morceau. On ne connaissait pas le dessous des cartes. Maintenant c'est d'un autre à-tout qu'il retourne; voici la farce telle qu'elle s'est éventée :—

On sait que, auparavant que Lord Sydenham nit fait quelque chose de Kingston, Kingston n'était rien qu'une pitoyable bicoque; qu'un mauvais trou à rats, encore les rats y menaient-ils chétive existence; qu'un repaire de matelots d'eau douce. Les propriétaires de tavernes borgnes formaient l'aristocratie de l'endroit. L'arrivée du bagage administratif, et la nuée d'employés, de représentants, de chercheurs de places qui s'abattit à sa suite y firent tout-à-coup une grande métamorphose; ont fit du profit; on gagna force argent; on conçut de grands projets et des espérances mille fois plus *mammoth* encore; on bâtit des rues entières de petites maisons; mais on ne se borna pas là, malheureusement: les maisons ne suffisant pas à la foule et à l'avidité des propriétaires on se mit à construire de vastes châteaux en Espagne et il appert maintenant que ces châteaux-là ne serviront à rien, sinon à loger la vertu de ce pauvre Monsieur Moffat. Jusqu'ici ce que je viens de dire à pu vous paraître obscur, mais je vais abandonner le langage fleuri du mystère afin de parler comme le vulgaire du dix-neuvième siècle.

L'honorable Moffat a de l'argent; donc c'est déjà, presque, un héros à moitié fait et les vertus et les talents qu'il peut avoir se multipliant par le nombre de shel-